

Raymond VII (1194-1249), comte de Toulouse,
dans la poésie épique et lyrique de son époque

par

Marina Lushchenko, étudiante au doctorat

Département d'études françaises, hispaniques et italiennes,
Université de la Colombie-Britannique, Vancouver, Canada

Note biographique de Raymond VII, comte de Toulouse :

Raymond VII (1197-1249) de Saint-Gilles, comte de Toulouse, duc de Narbonne et marquis de Provence. Il fut comte de Toulouse de 1222 à 1249. Fils de Raymond VI de Toulouse et de Jeanne d'Angleterre. En 1216, il infligea une cuisante défaite à Simon de Montfort - à qui l'Église avait attribué les territoires appartenant à la famille de Saint-Gilles - et poursuivit la guerre de reconquête contre lui puis Amaury de Montfort. Vaincu par Louis VII lors de la Croisade albigeoise, il fut obligé de signer le traité de Paris (Meaux) en 1229, par lequel il céda ses territoires au roi de France.

Parmi les figures historiques de la première moitié du XIII^e siècle, Raymond VII, comte de Toulouse, tient une place d'une importance majeure. Brillant chef militaire, leader de la coalition antifrançaise pendant les guerres albigeoises, il a traité d'égal à égal les plus grands personnages de son époque, maintenant des relations – orageuses ou amicales – avec Frédéric II, surnommé « stupor mundi », Innocent III, Grégoire IX, Simon de Montfort, Louis IX, pour n'en citer que quelques-uns. Le comte a vécu une vie mouvementée, a connu victoires et échecs, ainsi que deux excommunications. En témoignent la correspondance entre le Pape Grégoire IX et Raymond VII, la très détaillée *Chronique* de Guillaume de Puylaurens, chapelain du comte de Toulouse entre 1242 et 1249, enfin, divers actes réunis par A.Molinier dans sa monumentale *Histoire du Languedoc*.

Raymond VII déployant ses activités principalement dans la région occitane (sans compter ses voyages occasionnels en Angleterre, à Rome ou à la cour de France), il n'est pas étonnant de trouver des références à ce personnage controversé mais fascinant dans la production poétique des troubadours locaux. En effet, rien qu'à considérer la *Canso de la Crozada*,¹ on constate la présence abondante du jeune comte Raymond dans le texte, ce en quoi s'aperçoit l'intérêt porté à ce personnage par l'auteur anonyme. Il en va de même pour les poètes lyriques : l'actualité immédiate leur fait souvent oublier l'amour et la belle dame et les incite à s'exprimer sur tel ou tel événement ou personnage, le comte Raymond VII apparaissant maintes fois dans leurs sirventès et leurs partimens. De nombreuses chansons à contenu historique couvrent la période de 1215 à 1249, mais nous ne retiendrons, dans le présent travail, que celles qui, d'une part, traitent d'événements politiques impliquant directement Raymond VII et qui, de l'autre, font allusion à sa personnalité. L'objectif de cette étude est donc double : 1) retracer (dans la mesure du possible) la biographie de Raymond VII à l'aide des textes littéraires occitans, la *Canso de la Crozada* et quelques pièces de troubadours, et 2) analyser le regard que les poètes de l'époque portaient sur le comte toulousain.

Dans cette perspective, il importe tout d'abord d'établir quels poètes ont laissé des commentaires sur Raymond VII. Sans prétendre à l'exhaustivité, nous avons fixé notre choix sur neuf poètes, en raison des rapports qui les reliaient au comte ou, tout simplement, en raison de leur résidence à proximité des lieux où se déroulaient les événements décrits, notamment Toulouse et le Toulousain.² Les poètes sélectionnés sont Guy de Cavaillon, Guilhem de Montanhagol, Peire Cardenal, Uc de Saint-Circ, Guilhem

¹ Eugène Martin-Chabot, éd., *La Chanson de la croisade albigeoise*, Paris, Honoré Champion, 1957-1961.

² Sur le rôle des troubadours dans la vie politique du Midi de la France au XIII^e siècle, cf. Martin Aurell, *La vielle et l'épée : troubadours et politique en Provence au XIII^e siècle*, Paris, Aubier, 1989.

de Figueira, Gormonda, Bertran d'Alamanon (ou de Lamanon), Bernard de La Barthe, et, enfin, le poète épique anonyme, auteur de la deuxième partie de la *Canso de la Crozada*.

De ces auteurs, Guy de Cavaillon aurait été le plus proche de Raymond VII en sa qualité de conseiller auprès du jeune comte. Cavaillon s'attache au parti des comtes de Toulouse à partir de 1211 et reste toujours leur fidèle allié : « il trovatore cavaillonese rivolve... tutte le sue energie a sorreggere sul piano diplomatico, militare, letterario l'azione del conte di Tolosa », affirme Saverio Guida.³ Le même critique ne met pas non plus en doute le rôle de Cavaillon dans la carrière politique de Raymond VII (« al *comte joven* egli appianò la strada per l'esordio sulla scena politica » 238). La *Canso de la Crozada* mentionne à plusieurs reprises Guy de Cavaillon, toujours aux côtés du jeune comte de Toulouse : Guy s'adresse à lui avec un conseil, prend les armes pour le secourir, est nommé son conseiller par Raymond VI,⁴ enfin, prend part à la bataille de Beaucaire.⁵ De son côté, Raymond VII apprécie la loyauté de son vassal, lui faisant toujours confiance (il le charge, en 1224, d'une délicate mission diplomatique à Rome auprès du pape Honorius III), et lui accorde des récompenses méritées (ainsi, il lui confère, en 1225, le titre vicomtal de Cavaillon « vieux d'au moins trois siècles », comme le précise M. Aurell)⁶. Nous analyserons trois chansons de Guy de Cavaillon : « Senher coms, saber volria » (« Seigneur comte, je voudrais savoir »), « Seigneiras e cavals armatz »

³ Saverio Guida, « L'attività poetica di Gui de Cavaillon durante la crociata albigese », dans *Cultura neolatina*, t. 33, Rome, 1973, p. 238.

⁴ «Ramon, so ditz le coms, aquetz baros creiretz, / Els mals els bes els gaugs el trebalh que auretz / E vostras aventuras entre lor suffriretz» (« Raimond, dit le comte, vous vous ferez à ces barons : mal, bien, joies, peines que vous aurez et tout ce qui vous arrivera vous le supporterez en commun avec eux », laisse 155, vv. 13-16). Les barons mentionnés sont Guy de Cavaillon, Dragonet de Mondragon et Guiraud-Adhemar. Voir : E. Martin-Chabot, *op. cit.*, p. 104.

⁵ On confie à Cavaillon la garde du bélier destiné à battre le donjon du château où se tiennent les croisés : «E quel dono per garda an Gui de Cavalho» (« La garde en (= le donjon) fut confiée à Guy de Cavaillon », laisse 158, v. 38). Le poète le montre aussi en pleine bataille : « En Guis de Cavalho, desobre un arabit, / Que abatec lo dia Guilheume de Berlit » (« Guy de Cavaillon, monté sur un cheval arabe, abattit en cette journée Guillaume de Berlit », laisse 161, vv. 85-86).

⁶ Martin Aurell, *op.cit.*, p. 42.

(« Étendards et chevaux en armure ») et « Doas coblas farai en aqest son » (« Je ferai deux *coblas* sur cette mélodie »).

Les informations concernant Guilhem de Montanhagol sont beaucoup moins précises, mais nombre de chercheurs (Jeanroy, Coulet, Ricketts) n'expriment aucun doute quant à l'origine toulousaine du poète et à sa « place dans l'entourage immédiat du comte de Toulouse ».⁷ Montanhagol aurait résidé à la cour de Raymond VII depuis environ 1233 jusqu'à 1249, date de la mort du comte, après quoi le poète s'en serait allé en Espagne, n'ayant plus aucune raison de rester à Toulouse, une fois son protecteur disparu. Ce « vassal fidèle de Raimond VII »⁸ semble donc avoir été bien placé pour observer le comte et laisser des témoignages crédibles, même si nécessairement subjectifs. Nous ferons référence à trois de ses sirventès : « A Lunel lutz una luna plena » (« A Lunel luit une lune luisante »), « Bel m'es can d'armatz aug refrim » (« Je me réjouis quand les hommes de guerre font sonner... ») et « Ges, per malvastat qu'er veyá » (« Malgré la perversité... »).

L'on sait encore moins de la vie de Peire Cardenal. Pourtant, aucun chercheur ne met en doute son long séjour à Toulouse à l'époque des deux Raymond (1204-1249), Anne Brenon n'hésitant pas à l'appeler « sans conteste le plus grand poète toulousain de son temps ».⁹ Cardenal aurait été proche de Raymond VI et de son fils, mais, là encore, nous sommes obligée de nous appuyer sur des affirmations des critiques, plausibles certes, mais malheureusement invérifiables : selon R. Lavaud, « Petrus Cardinalis »

⁷ Jules Coulet cité par Peter T. Ricketts, *Les poésies de Guilhem de Montanhagol, troubadour provençal du XIIIe siècle*, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1964, p. 15, note 33.

⁸ P. Ricketts, *op. cit.*, p. 16.

⁹ Voir l'article d'Anne Breton, « Hérésie, courtoisie et poésie. À la recherche de traces de catharisme dans la littérature occitane du Moyen Âge », dans *Troubadours et cathares en Occitanie médiévale. Actes du colloque de Chancelande (24 et 25 août 2002)*, éd. Richard Bordes, Cahors, L'Hydre Editions, 2002, p. 74.

nommé dans une chartre de 1204 comme secrétaire de Raymond VI serait bien le troubadour Peire Cardenal (faisant ainsi partie de l'entourage du comte toulousain) ;¹⁰ Karl Vossler indique la proximité de Peire à la cour de Raymond VII ;¹¹ en plus, R. Lavaud suppose que Cardenal a écrit 18 pièces à Toulouse durant le « règne » de Raymond VII, n'ayant quitté cette ville qu'après la mort du comte en 1249 (« le séjour ne prit-il pas fin à la mort de Raimon VII ? »¹²). Dans cette étude, nous retiendrons un sirventès de Cardenal, « Ben volgra, si Dieus o volgués » (« Je voudrais bien, si Dieu le voulait aussi... »).

Passons maintenant au troubadour qui n'a fait qu'un séjour relativement bref à Toulouse, Uc de Saint-Circ. A. Jeanroy place cette période entre 1211 et 1220.¹³ Il est possible que Uc ait connu la cour toulousaine, car il adresse une de ses chansons (« Nuilla ren que mestier n'aia ») à la « Regina Saincha », c'est-à-dire, Sanche d'Aragon, épouse de Raymond VII de Toulouse. Comme c'est celui-ci qui nous intéresse, seul « Un sirventes vuelh far » (« Je veux faire un sirventés ») sera pris en compte.

Guilhem Figueira et Gormonda n'ont probablement jamais connu Raymond VII personnellement. Il n'en reste pas moins que tous deux en disent long sur le rôle politique du comte dans les guerres albigeoises. La référence à Raymond VII dans « D'un sirventes far » (« De faire un sirventés... ») de Figueira ne surprend pas, puisque le poète a lui-même été toulousain et se trouvait probablement dans la ville au moment de sa prise par les Français en 1229, à croire la *Vida* : « Guillems Figueira si fo de Tolosa... e quant li frances aguen Tolosa, si s'en veng en Lombardia » (« Guilhem Figueira fut de

¹⁰ René Lavaud, *Poésies complètes du troubadour Peire Cardenal (1180-1278)*, Toulouse, Edouard Privat, 1957, p. 610.

¹¹ Karl Vossler, cité par R. Lavaud, *op. cit.*, p. 659 : « Il voit Raimon VII de trop près pour le bien juger ».

¹² R. Lavaud, *op. cit.*, p. 618.

¹³ Alfred Jeanroy, *Poésies de Uc de Saint-Circ*, New York, Johnson Reprint Corp., 1971, pp. XI-XIII.

Toulouse... et quand les Français eurent Toulouse, il vint en Lombardie » (ma traduction).¹⁴ La réponse de Gormonda¹⁵ au sirventès de Figueira présente aussi un intérêt historique incontestable, d'autant plus que c'est la seule trobairitz qui mentionne le comte Raymond VII.

Avec Gormonda, Bertran d'Alamanon est un des rares poètes qui, ne faisant pas partie de la cour du comte de Toulouse, parlent de lui dans leurs chansons, ce qui n'est pas surprenant, vu, entre autres, le fait que Bertran appartenait à la cour de Raymond Béranger V, comte de Provence, qui a mené de longues guerres avec Raymond VII dans les années 30 du XIIIe siècle.¹⁶ Alamanon se serait croisé avec Raymond VII au moins une fois : grâce à un document de 1241 le citant comme témoin, nous savons que le poète a assisté, à Montpellier, au divorce de Raymond VII et de Sanche d'Aragon.¹⁷ Mais déjà en 1230 le nom du comte toulousain apparaît dans un sirventès d'Alamanon, « Un sirventes farai ses alegratge » (« Sans joie je ferai un sirventés ») qui fera aussi partie de notre analyse.

L'on sait très peu du troubadour Bernard de La Barthe. Tout ce que nous avons pu apprendre à son sujet, c'est qu'il était archevêque d'Auch, déposé en 1214,¹⁸ probablement pour avoir soutenu la cause cathare. Son attitude antifranaçaise et anticléricale se fait sentir dans le sirventès dont nous reparlerons plus tard, « Foilla ni

¹⁴ Ma traduction. Voir le text original dans Martín de Riquer, *Los trovadores, historia literaria y textos*, t. 3, Barcelona, Editorial Planeta, 1975, p. 1271.

¹⁵ François-Juste-Marie Raynouard, *Choix des poésies originales des troubadours*, Osnabrück, Biblio-Verlag, 1966, pp.319-327.

¹⁶ Pour le résumé – bref, mais complet – de ces évènements, voir M. Aurell, *op.cit.*, pp. 104-108.

¹⁷ Jean-Jacques Salverda de Grave, *Le troubadour Bertran d'Alamanon*, New York, Johnson Reprint Corp., 1971, p. 155.

¹⁸ P. Belperron, *op. cit.*, p. 394.

flors ni chautz temps ni freidura » (« Ni le feuillage, ni les fleurs, ni le temps chaud ni le froid »).¹⁹

À la différence des troubadours cités plus haut, l'auteur de la deuxième partie de la *Canso de la Crozada* est une énigme, puisque jusqu'à son nom est resté anonyme. D'après E. Martin-Chabot, c'était un clerc (ses connaissances juridiques, théologiques et littéraires reflétées dans la *Canso* l'indiquent), probablement d'origine toulousaine (« ses témoignages émus d'admiration et d'affection à cette ville...sont nombreux... les termes, dont il se sert pour faire l'éloge... des Toulousains... donnent à penser qu'il était leur concitoyen »²⁰). Enfin, son admiration pour Raymond VII et ses connaissances précises sur l'activité du comte font suggérer à E. Martin-Chabot que le poète aurait bien pu « fai[re] partie de sa suite habituelle ».²¹ Ce ne sont que des hypothèses, bien sûr, mais force est de constater que l'auteur anonyme reste une des références majeures non seulement sur l'époque des guerres albigeoises en général, mais aussi sur Raymond VII, un des personnages centraux de l'épopée.

Les chansons mentionnées plus tôt ont toutes été écrites entre environ 1215 et 1249, c'est-à-dire, entre l'entrée en scène politique du comte de Toulouse, le futur Raymond VII, et sa mort une trentaine d'années plus tard. Aussi couvrent-elles nombre d'événements politiques de la vie du comte. Celle-ci peut être divisée en quatre grandes périodes : 1) la jeunesse glorieuse et les premiers triomphes militaires (1215-1220) ; 2) la période d'indépendance politique du comte devenu officiellement Raymond VII à la mort de son père, Raymond VI (1222-1229) ; 3) le traité de Meaux-Paris, qui a rattaché les domaines de Raymond VII au royaume de France, et les guerres avec Raymond-

¹⁹ Voir F. Raynouard, *op. cit.*, pp.194-195.

²⁰ Voir E. Martin-Chabot, *op. cit.*, Introduction, pp. XI-XII.

²¹ Voir E. Martin-Chabot, *op. cit.*, Introduction, pp. XI.

Bérenger, comte de Provence (1229-1240) ; 4) la tentative d'un soulèvement général contre les Français et la résignation finale (1249-1249).

La *Canso de la Crozada* et les poésies de Guy de Cavaillon illustrent le mieux la première période. La *Canso* nous montre les premiers pas du comte sur la scène politique : les laisses 142-152 racontent son arrivée à Rome en octobre 1215 (« Ques el [= Raymond VI] e son pauc filh, de mainada escaritz, / S'en son intratz en Roma », laisse 142, vv. 13-14)²² pour participer au concile de Latran convoqué par Innocent III, ainsi que son entretien confidentiel avec le pape. Au cours de cet entretien, le comte clarifie sa position à l'égard de Simon de Montfort qui a occupé ses terres :

Ja Jhesu Crist no vulha, s'a lui platz cossentir
 Qu'en Simos ab mi prenga honor a devezir!
 Que, la mortz o la terra, la fara sopartir,
 Que laüs l'aura tota tro qu'el n'er a morir!²³ (laisse 152, vv. 53-56)

L'humeur belliqueuse et la fermeté de Raymond se voient aussi dans le partimen entre lui et Guy de Cavaillon, « Senher coms, saber volria » - écrit à la même époque - où le comte déclare, en réponse à Guy : « qu'ieu no vuelh castel ni tor / s'ieu eis no la.m conquiera » (« Je ne veux ni châteaux ni forteresses que je n'aie conquis moi-même », vv. 17-18).

Deuxième épisode marquant dans la vie de Raymond VII : son entrée et sa défense de la ville de Beaucaire contre le puissant Simon de Montfort (printemps-été 1216). Les laisses 156 à 170 racontent toutes les péripéties de ce siège qui se termine – au bout de treize semaines – par la victoire du comte toulousain : « E cant lo jorn repaira e.l solelhs es luzens, / Le coms [Simon de Montfort] se part del seti » (“Et quand revient le jour, dès que luit le soleil, le comte de Montfort lève le siège”, laisse 170, vv. 48-49).

²² « Lui et son jeune fils, très dépourvus d'escorte, sont entrés dans Rome ».

²³ « Que Jésus-Christ, s'il lui plaît, ne veuille pas permettre que messire Simon ait de fief à diviser avec moi ! La mort ou la terre, voilà les lots du partage : elle sera toute entière à un des deux jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus qu'à mourir ! »

L'enthousiasme qui animait les Méridionaux après leur victoire à Beaucaire se traduit dans un partimen entre Guy de Cavaillon et Guillaum de Bautz, composé peu après cette victoire, « Seigneiras e cavals armatz ». Ce partimen doit avoir été écrit entre l'été 1216, quand Bautz s'est allié avec Simon de Montfort contre les Avignonnais, fidèles à Toulouse (Cavaillon y fait référence dans le partimen en question : « que ja non cuich estar en patz, / si tot s'es ab Frances juratz / contra.l cossolat d'Avignon », ²⁴ vv. 5-7), et juin 1218, date de la mort de Bautz, fait prisonnier et mis à mort par les Avignonnais. ²⁵

Sûr de la puissance de Raymond VII toujours grandissante en ce temps-là, Guy se permet de taquiner l'ennemi du comte. L'appel à Raymond VII dans le partimen (« Coms, si voletz esser presatz... / si als estrains et als privatz / donatz e.ls enemics baissatz » ²⁶, vv. 22-27) sert, d'après Saverio Guida, à « ricordare a Guillem del Bautz che i violenti attachi contro la sua persona hanno l'approvazione et la copertura del giovane conte tolosano ». ²⁷

Après sa brillante victoire sur les Français à Beaucaire, Raymond VII apparaît dans la *Canso* deux ans plus tard, pendant l'été 1218, quand il fait son entrée à Toulouse, salué par la population entière de la ville (laisse 201, vv. 56-63). Il en sort peu de temps après pour recevoir la suzeraineté de l'Isle-Jourdain, seigneurie de Bernard-Jourdain, ancien allié de Simon de Montfort (laisse 206, vv. 51-54), et aussi pour reprendre aux croisés l'Agenais, le dot de sa mère, Jeanne d'Angleterre (laisse 208, vv. 101-106).

²⁴ « Non croyez pas à la paix, bien que vous vous soyez allié avec les Français contre le consulat d'Avignon » (ma traduction)

²⁵ Voir à ce sujet E. Martin-Chabot, *op.cit.*, tome II, p. 99, note 4.

²⁶ «Comte, si vous voulez être respecté... distribuez des dons aux étrangers et aux intimes, aux humiliés et aux ennemis» (ma traduction)

²⁷ S. Guida, *op. cit.*, p. 254.

Infatigable, le jeune comte participe, l'hiver suivant (1218-1219) à la bataille de Baziège. La longue laisse 211 est consacrée à la description de ce combat dont l'issue, heureuse pour les Méridionaux, a été rendue possible, selon le poète épique, grâce notamment à la prouesse et aux exploits de Raymond VII, toujours aussi plein d'ardeur qu'au début de sa carrière : « Que d'aquesta batalha soi aisi acordatz / Qu'ieu i perdré la vida o remandré ondratz » (« Pour ce qui est de cette bataille, j'ai bien résolu ou d'y perdre la vie ou d'en sortir avec honneur », laisse 211, vv. 41-42).

Enfin, la chanson montre le comte, la dernière fois, de retour à Toulouse où, au printemps 1219, il participe activement à la fortification de la ville contre l'armée française de Louis VII. Son père, Raymond VI, étant encore vivant, - il ne mourra qu'en 1222, - c'est pourtant le jeune comte qui est désormais à la tête non seulement de son comté, mais aussi de la coalition antifranaçaise. Voici ce que P. Belperron dit de ce transfert du pouvoir :

On ne sait si Raymond VI était à Toulouse pendant le troisième siège. Au cours du second il avait rédigé son testament et cédé tous ses domaines à son fils. Mesure politique, Raymond VII étant plus qualifié pour rallier les Méridionaux et au besoin négocier avec l'ennemi... Raymond VII était encore plus jeune [qu'Amaury de Montfort], mais, alors que l'autorité de son père était inexistante, lui se trouva transformé en chef par un mouvement spontané du pays, qui de Toulouse rayonna partout.²⁸

Tous les espoirs se portent maintenant vers lui : « Que Dieus e dreitz e forsa e.l coms joves e sens / Lor defendra Tholoza » (« [Parce] que Dieu, le bon droit, la force et le jeune comte et les saint défendront pour eux Toulouse », laisse 214, vv. 135-136).

²⁸ Pierre Belperron, *La croisade contre les Albigeois et l'union du Languedoc à la France (1209-1249)*, Paris, Librairie Plon, 1942, pp. 346-348.

Les épisodes dramatiques de ce siège et la victoire des Toulousains n'ayant curieusement fait l'objet d'aucune chanson,²⁹ nous apprenons ce que Raymond VII devient par la suite dans « Doas coblas farai en aqest son », un partimen entre Guy de Cavaillon et Bertran Folco d'Avignon, composé à Castelnaudary,³⁰ entre juillet 1220 et mars 1221, au moment où Amaury de Montfort assiégeait les Méridionaux avec à leur tête Raymond VII. Après un exposé pittoresque des difficultés endurées par les assiégés et leur courage dans les escarmouches avec les Français, Cavaillon lance à Bertran Folco d'Avignon un appel au secours. En réponse, celui-ci met en doute le courage de Guy (« Ja no creirai d'en Gui de Cavaillon / qu'entre.ls Franceis empenga son leon »,³¹ vv. 21-22) et évoque la peine que le comte Raymond VII avait dû se donner pour faire venir Guy avec lui à Castelnaudary :

Per Deu, en Gui, saubut es e proat
 Qe.l coms vos mes dinz Castelnou forsats,
 Qe vos tengra per trop frevol lo grat
 Qi.us i mezes ab vostra volontat. (vv. 30-33)³²

La deuxième période de la vie du comte Raymond s'étend de 1222, quand il devient Raymond VII après la mort de son père, et 1229, quand le comte, défait dans les guerres albigeoises, est obligé de signer le traité de Meaux, aussi appelé traité de Paris. Cette période est représentée par quatre sirventès : « Ben volgra.m, si Dieus o volgués »

²⁹ La *Canso de la Crozada* se termine sur les préparatifs au siège. E. Martin-Chabot analyse les raisons possibles de cette interruption de la composition de l'épopée (voir son Introduction à la *Canso*, tome II, p. IX).

³⁰ Guy de Cavaillon le précise lui-même : « e sapça be que dinz Castelnou son, / e li Franceis nos estan de viron », vv. 3-4. (« Et sache bien que je suis à l'intérieur de Castelnou et que les Français sont tout autour », ma traduction). « Castelnou » est la capitale de Lauragais (Castelnou d'Arry ou Castelnaudary, voir S.Guida, *op. cit.*, p. 262).

³¹ « Je ne croirai jamais que le seigneur Guy de Cavaillon lance son lion contre les Français ». Le « lion » dont il s'agit est celui qui figure sur les armes de la famille des Cavaillon, voir S. Guida, *op. cit.*, p. 262.

³² « Mon Dieu, seigneur Guido, il est très bien connu que le comte vous a mis avec des troupes à Castelnuovo, parce qu'il avait jugé trop faible votre désir d'y entrer de votre gré » (ma traduction)

de Peire Cardenal, « D'un sirventes far... » de Guilhem Figueira, « Greu m'es a durar » de Gormonde et « Foilla ni flors ni chautz temps ni freidura » de Bernard de la Barthe.

Le sirventès de Peire Cardenal doit avoir été écrit avant septembre 1226, car on y voit le poète appeler nombre de villes et de pays méridionaux, dont Avignon, à résister à Louis VIII : « Marseille, Arles, Avinhós / Lai tengon una vía ; / E Carpentras e Cavailós / E Valensa et Día, / Vienna e.l Pupetz e.l Dromós... » (« Que Marseille et Avignon tiennent là-bas une seule route et que Carpentras, Valence et Die, Vienne et le mont Pipet et le Donjon... », vv. 11-15). Or, Avignon a capitulé, après trois mois de siège, le 9 septembre 1226. Ce « chant d'enrôlement politique », selon l'expression de Karl Vossler,³³ traduit l'atmosphère tendue de l'époque où de plus en plus d'alliés du comte toulousain faisaient défection, prêts à se soumettre à Louis VIII. En faisant le panégyrique de Raymond VII (« val mais lo coms de autre bar », v. 25)³⁴, Peire Cardenal cherche évidemment à persuader ses alliés de ne pas l'abandonner. Le sirventès mentionne également un personnage historique important qui devait tenir une place notable dans la vie du comte toulousain : Frédéric II, empereur romain germanique (1194-1250). Frédéric II et Raymond VII étant mentionnés ensemble, il est possible d'y percevoir un rapprochement qui s'esquisse entre les deux³⁵ et qui ne cessera de se poursuivre et de s'intensifier, comme nous le verrons bientôt.

La situation ne cesse de se dégrader pour Raymond VII dans les années suivantes : l'Église s'acharne contre le comte et celui-ci se voit obligé de se défendre dans sa ville de Toulouse avant de se rendre aux Français. Le sirventès de Figueira et la

³³ K. Vossler cité par R. Lavaud, *op. cit.*, p. 668.

³⁴ « Le comte vaut plus qu'un autre baron ».

³⁵ « Frédéric intervient pour la première fois dans la croisade par une lettre à Raimon VII du 31 mai 1225 », K. Vossler cité par René Lavaud, *op. cit.*, p. 668.

réponse de Gormonda³⁶ sont écrits à cette époque trouble, entre la fin de 1226 et 1229.³⁷

Figueira reproche à l'Église de maltraiter le comte («... e faitz gran desmesura del comte Raimon », vv. 76-77), à qui il souhaite de vaincre les Français et d'éviter l'Église de Rome (mais pas la religion catholique) et la mort :

Roma, Dieus l'aon e.lh don poder e forsa
 Al comte que ton los frances e.ls escorsa,
 ...
 Et a mi platz fort.
 Roma, a Dieu recort
 Del vostre gran tort, si.l platz ; e.l comte estorsa
 De vos e de mort. (vv. 78-84)³⁸

Quant à Gormonda, elle conseille au comte de se détourner des hérétiques, s'inclinant ainsi devant l'Église : « mas si.l coms prezans / cove que.ls engans / lais e la fe duptoza / e restaur'els dans (« Mais ce comte valeureux... il faudra qu'il délaisse les perfidies et la foi douteuse et répare les dommages », vv. 107-110).

Aussi, il semble que les relations entre Raymond VII et Frédéric II se soient consolidées depuis le temps où Peire Cardenal composait son sirventès, c'est-à-dire depuis quelques années seulement. Dans le sirventès de Figueira, la strophe où le poète souhaite du bien à Raymond VII est directement suivie par celle où il salue en Frédéric II

³⁶ Gwendoline Hancke, « La poésie des troubairitz. Le sirventès de Gormonda de Monpeslier » dans *Troubadours et cathares en Occitanie médiévale. Actes du colloque de Chancelande (24 et 25 août 2002)*, éd. Richard Bordes, Cahors, L'Hydre Editions, 2002, p. 112 : « La chanson de Gormonda est une réplique au sirventès de Guilhem Figueira, adressé à lui et contre les hérétiques. Afin de le contester, elle reprend sa chanson strophe par strophe, en imitant le schéma métrique et les rimes tout en lui donnant un sens inverse, c'est-à-dire qu'elle reprend les rimes de Guilhem, mais les met dans un contexte antithétique ».

³⁷ Figueira fait allusion à la mort de Louis VIII, survenue le 8 novembre 1226 : «E.l bon rei Lois, / Roma, avetz aucis» (« Vous avez tué, Rome, le bon roi Louis », vv. 40-41) ; donc, le sirventès est composé obligatoirement après cette date. D'autre part, Gormonda souhaite le pire aux Toulousains : (« Roma, lo reis grans / qu'es senhers de dreitura / als falses Tolzans / don gran malaventura » (« Rome, que le grand roi qui est Seigneur de droiture apporte grand malheur aux Toulousains perfides », vv. 111-114) et n'aurait sûrement pas manqué de se réjouir de leur humiliation, si Toulouse avait déjà été prise par les Français et le traité de Meaux-Paris ratifié (le 12 avril 1229).

³⁸ « Rome, que Dieu aide et qu'il donne le pouvoir et la force au comte qui fend et écorche les Français... et cela me plaît beaucoup. Rome, que Dieu se souvienne de votre grande injustice, si cela lui plaît, et qu'il sauve le comte de vous et de la mort » (ma traduction)

le vainqueur potentiel de l'Église : « Roma, be.m conort quez en abans de gaire / venrez a mal port, / si l'adreitz emperaire / mena adreich sa sort ni fai so que deu faire. / Roma, eu dic ver, / quel.l vostre poder / veirem dechazer » (« Rome, il me plaît de savoir que vous arriverez bientôt à un mauvais port, si l'empereur habile mène bien son destin et qu'il fait ce qu'il doit faire. Rome, je le dis avec vérité que nous verrons s'effondrer votre puissance », vv. 85-90). Gormonda est plus catégorique, faisant du comte et de l'empereur deux alliés et, par conséquent, deux ennemis jurés de l'Église. Leurs échecs réjouissent la trobairitz : « Roma, be.m conort / quel coms ni l'emperaire, / pueis que son destort / de vos, non valon gaire » (« Rome, je sais bien que ni le comte ni l'empereur, puis qu'ils vous ont rejeté, ne vaillent rien », vv. 133-136).

L'an 1229 a été marquant pour le comte de Toulouse, ne serait-ce qu'à cause du traité de Meaux-Paris qui a mis fin à l'indépendance du Midi. Le sirventès de Bernard de La Barthe, « Foilla ni flors ni chautz temps ni freidura », est incontournable pour savoir quelle attitude on avait, à l'époque, envers ce grand événement. Pour Bernard – comme, sans doute, pour beaucoup de ses compatriotes, - ce traité est humiliant, imposé et, en plus, ne signifie pas du tout le retour à la paix : « Bona patz mi platz cant dura, / E patz forsada no.m platz ges ; / D'avol patz ven mais mals que bes » (« La bonne paix me plaît bien, quand elle dure, mais la paix forcée ne me plaît t pas du tout ; d'une telle paix vient plus de mal que de bien », vv. 5-15).³⁹ Le poète a eu raison, car Raymond VII n'a pas

³⁹ Il faut quand même rappeler que, tout humiliant que le traité de Meaux ait été pour les Toulousains et les Méridionaux dans l'ensemble, c'est lui qui est à l'origine d'une institution qui devait faire la gloire de Toulouse dans les siècles suivants : l'Université de Toulouse. En effet, Raymond VII se voit confier l'entretien de plusieurs maîtres en théologie, en droit, en arts libéraux et en grammaire. En 1233, le pape Grégoire IX donne au nouvel établissement les mêmes privilèges qu'à l'Université de Paris, fondée juste quelques années auparavant. Pour plus d'information, voir Ph. Wolff, *Histoire de Toulouse*, Toulouse, Privat, 1974, pp. 121-136.

vraiment abandonné le rêve de regagner un jour son indépendance ce qui l'amènera à la révolte, la dernière, une dizaine d'années plus tard.

Les troubadours n'ont pas non plus oublié de faire mention du fossé qui s'élargissait entre Raymond VII et l'Église de Rome pendant la troisième décennie du siècle et qui aboutirait à une nouvelle excommunication du comte en 1242 (la première, levée en 1229, date de 1226). C'est le cas de Guilhem de Montanhagol qui, en 1233-1234, adresse au comte un sirventès, « Del tot vey remaner valor » (« Je vois que la valeur est totalement abandonnée »), dans lequel il lui décrit les méfaits des Inquisiteurs, qui « jutjon aissi com lur plai » (« jugent comme bon leur semble », v. 20), et demande au comte de ne pas leur faire confiance : « Sirventes, vay al pro comte dese / de Toloza ; membre.l que fag li an / e quart se d'elhs d'est ora enan » (« Sirventés, va vite au vaillant comte de Toulouse ; qu'il se souviene de ce qu'ils lui ont fait et qu'il se garde d'eux désormais », vv. 46-48). En effet, l'installation de l'Inquisition dans le Midi en avril 1233 ne fait qu'aggraver la situation, déjà très tendue : « Les rigueurs des inquisiteurs soulevaient la colère des populations, même catholiques, car chez celles-ci les hérétiques trouvaient appui en tant qu'opposants à la domination française ».⁴⁰ Montanhagol ne s'est pas trompé en faisant appel à Raymond : celui-ci partage l'opinion de ses sujets, puisqu'il se montre très peu respectueux à l'égard des autorités religieuses, surtout l'Inquisition⁴¹ et, en plus, ménage les hérétiques.

Les années trente du XIII^e siècle sont aussi marquées par la guerre entre Raymond VII et Raymond Bérenger IV de Provence que Bertran d'Alamanon qualifie de

⁴⁰ Voir P. Belperron, *op. cit.*, p. 412).

⁴¹ En 1235, Raymond VII fait expulser de Toulouse les Inquisiteurs trop zélés. Voir P. Belperron, *op. cit.*, p. 411).

« guera sobreira dels dos comtes » (« la grande guerre entre les deux comtes », vv. 5-6).⁴²

C'est dans les poésies de ce même poète qu'apparaissent les allusions à cette guerre qui a duré, avec interruptions, de 1230 à 1245. Dans « Un sirventes farai ses alegratge », Alamanon fait référence à un épisode de cette guerre, résumé ainsi par J.-J. Salverda de Grave :

En août 1230, Raymond-Berenger, craignant que la ville de Marseille ne réussît à se soustraire à son autorité, et voulant la ramener de force à l'obéissance, mit le siège devant la ville. Le comte de Toulouse, appelé au secours par les Marseillais, s'empessa d'accourir, et, à son approche, le comte de Provence leva précipitamment le siège.⁴³

Justement, Alamanon reproche au comte provençal son manque de courage et de fermeté et parle en termes très clairs de sa fuite devant Raymond VII :

... qu'a mortal uolpilatge
 Vos ten hom so que fezetz l'autre dia...
 Quar tan laissetz Marcelh' aunidamen,
 Quar non yssitz trompan o combaten,
 O quar sauals no uis qui.us combatria. (vv. 19-24).⁴⁴

Les deux strophes suivantes ne sont qu'une suite d'éloges à Raymond VII (nous en parlerons sous peu), le contraire du lâche comte provençal. Remarquons entre parenthèses qu'Alamanon, vassal de Raymond-Bérenger, fait maintes allusions à cette guerre entre les deux comtes dans ses sirventès, analysés en détails par Martin Aurell.⁴⁵

Les événements de la dernière décennie de la vie de Raymond VII sont relatés dans les poésies de Uc de Saint-Circ et surtout dans celles de Montanhagol, très proche du comte à cette époque-là.

⁴² Voir la tenson « Vist hai, Bertran, pos no.us uiron mei oill » (J.-J. Salverda de Grave, *op. cit.*, p. 69).

⁴³ J.-J. Salverda de Grave, *op. cit.*, p. 4.

⁴⁴ « (C'est) qu'on vous reproche comme la dernière des lâchetés ce que vous avez fait l'autre jour... d'avoir si honteusement levé le siège de Marseille, et d'en être parti sans tambour ni trompette et sans coup férir, ou du moins sans avoir vu personne qui aurait pu se battre avec vous ».

⁴⁵ M. Aurell, *op.cit.*, pp. 134-136.

Ainsi, dans « Un sirventes vuelh far », Uc s'inquiète de l'activité de l'impie Frédéric II en Italie et appelle le roi de France et l'Église de Rome à organiser une croisade pour combattre l'empereur.⁴⁶ Le poète, connaissant l'intimité entre Raymond VII et Frédéric II, conseille au comte, à mots couverts, de ne pas soutenir l'empereur, en brouille avec l'Église, car il risque d'encourir encore une fois la colère du pape :

Si.l chaptel coms Raimons, gart que.n fassa son pro,
 Qu'eu vi que.l papa.l tolc Argens'et Avinho
 E Nemz'e Carpentras, Vennasqu'e Cavalho,
 Uzetge e Melguer, Rodes e Boazo,
 Tolzan et Agenes e Caortz e Guordo... (vv. 17-21).⁴⁷

Raymond VII, plus réfléchi que dans sa jeunesse, a, en effet, préféré ne pas se quereller avec l'Église et, en 1241, s'est tenu à l'écart de Frédéric II, refusant de lui apporter son appui.

« A Lunel lutz una luna plena » de Montanhagol évoque, indirectement, une autre préoccupation de Raymond VII dans cette dernière décennie de sa vie : le besoin d'avoir un fils héritier de ses domaines, ce qui éviterait l'annexion de ses terres par la couronne de France, car c'est Alphonse de Poitiers - mari de sa fille, Jeanne, et frère de Louis IX, roi de France - qui devait en hériter, si Raymond VII n'avait pas de fils. Raymond VII s'adresse à son ancien adversaire, Raymond-Bérenger de Provence qui, de son côté, ne voulait pas que « ses domaines finissent par échoir à la couronne de France »⁴⁸. Les deux comtes se rencontrent le 5 juin 1241 à Lunel où Raymond VII répudie Sanche d'Aragon,

⁴⁶ «Don la gleyza e.l reys hi devon pervezer / Que.ns mandon la crozada e.ns venhan mantener ; / Et anem lai en Polla lo regne conquerer, / Quar selh qu'en Dieu non cre non deu terra tener », (« L'Église et le roi doivent pourvoir à nous envoyer une armée de croisés et à venir nous soutenir de façon que nous puissions aller là-bas, en Apulie, conquérir le royaume [de Frédéric], car quiconque ne croit pas en Dieu ne doit pas régner », vv. 37-40). Voir A. Jeanroy, *op. cit.*, pp. 97-98.

⁴⁷ « Si le comte Raimon le [Frédéric] le soutient, qu'il prenne soin alors d'en profiter, car j'ai vu le pape lui enlever Argence et Avignon, Nîmes et Carpentras, Venasque et Cavaillon, Uzès et Melgueil, Rodez et Boissezon, le comté de Toulouse et le pays d'Agen, Cahors et Gourdon ».

⁴⁸ P. Belperron, *op. cit.*, p. 421.

sa femme, afin de pouvoir épouser Sanche, fille du comte de Provence. C'est sans doute de cette rencontre que Montanhagol se souvient dans sa chanson : « E quan la lums pres a Lunel luzensa, / q'enlumina daus Tolsa part Proensa, / estavan jois e dompneis tenebros, / mas ara.ls fai Lunels luzir amdos » (« Et quand la lumière qui éclaire depuis le Toulousain jusqu'au delà de la Provence commença à briller à Lunel, joie et courtoisie se trouvèrent dans les ténèbres, mais maintenant Lunel les fait briller toutes deux », vv. 5-8).

Le projet de mariage n'échouera qu'en 1246, Sanche se mariant au prince Richard, frère du roi d'Angleterre. Raymond VII avait connu l'écroulement d'un autre rêve quelques années plus tôt : en 1242, la révolte du comte toulousain et d'autres seigneurs du Midi contre le roi de France se solde par un échec cuisant. Le sirventès de Montanhagol, « Bel m'es quan d'armatz aug refrim », se rattache de près aux événements de cette révolte désastreuse. La pièce doit avoir été écrite entre le 5 octobre 1242 (soumission du comte de Foix mentionnée dans le texte, v. 19) et le 20 octobre 1242 (soumission de Raymond VII lui-même). Le poète déplore la défection des alliés du comte au moment où l'on avait le plus besoin d'eux (« La Marcha, Foyz et Rodes vim / falhir, ades als ops de prim », vv. 19-20)⁴⁹ et les déclare déshonorés : « Jamais no cug que.s desencrim... / hom qui l'amor del ric senhor / de Toloz'era.s tuelha » (« Je ne pense pas que celui qui se prive maintenant de l'amour du noble comte de Toulouse se lavera jamais de son crime », vv. 28-33). Montanhagol se croit permis, en plus, de se moquer d'Henri III d'Angleterre, autre allié des Méridionaux, dont la défaite dans la bataille de Taillebourg (le 19 juillet 1242) était encore toute fraîche dans la mémoire du troubadour : « Engles... / No.us detz trebalh, / neis qui.us assalh, / tro qu'om tot vos o tuelha »

⁴⁹ « Nous avons vu la Marche, Foix et Rodez faire défection aussitôt qu'on avait besoin d'eux ». « La Marcha, Foyz et Rodes » sont Hugues V de Lusignan, comte de la Marche, Roger IV, comte de Foix et Hugues V, comte de Rodez. Voir R. Lavaud, *op. cit.*, p. 66, note 5.

(« Anglais... ne vous donnez pas de soucis, même si l'on vous attaque, jusqu'à ce que l'on vous enlève toutes vos possessions », vv. 46-50).

À la fin de sa vie, Raymond VII a dû comprendre que sa cause était perdue, la présence des Français dans le Midi étant toujours grandissante. En témoigne un autre sirventès de Montanhagol, « Ges, per malvastat qu'er veyà », où le poète fait allusion, d'une part, au rattachement de la Provence à la couronne française par le mariage de Charles d'Anjou avec Beatrice de Provence, promise d'abord à Raymond VII, (« De re mos cors no s'esfrefya / mas quar so nom camget Proensa, / que falhi tan que.s desleya; / per qu'ueymais aura nom Falhensa, / quar leyal senhori/ e cara / a camjada per avara / don pert sa valensa », vv. 8-14)⁵⁰ et, d'autre part, prie le roi d'Aragon et le comte de Toulouse de joindre leurs efforts et de recommencer la lutte contre les Français, sinon « quar si l'us l'autre non ampara / major saut penran encara / Frances, ses temensa » (vv. 26-28).⁵¹ Pourtant, il ajoute, très lucide, que le temps des luttes est désormais du passé : « A ! Que ja non er pelaya ! / ni de lun om non es s'entensa / qu'us fassa ren que far deya, / tan torna pretz en nonchalensa ! (« Mais il n'y aura pas de lutte ! Personne ne se met plus en peine de faire son devoir, tant on est indifférent à l'honneur ! », vv. 29-32). Notons que c'est le seul reproche que le poète adresse à son patron, définitivement résigné, parce que, en effet, il ne restait plus de doutes, pour le comte de Toulouse, qu'après sa mort, ses domaines subiraient le même sort que le comté de Provence, c'est-à-dire, qu'ils seraient annexés à la couronne française par son gendre, Alphonse de Poitiers.

⁵⁰ « Je ne m'effraie de rien tant que le changement du nom de la Provence, qui a été criminelle au point de perdre sa loyauté. Aussi, elle s'appellera dorénavant Falhensa : elle a changé une noble et loyale seigneurie contre une perverse, ce qui lui a fait perdre son honneur ».

⁵¹ « S'ils ne se soutiennent pas mutuellement les Français iront sans crainte plus loin encore ».

Voici donc la vie de Raymond VII, comte de Toulouse, telle qu'elle peut être retracée dans les poésies de divers troubadours. En plus des indices purement biographiques, on peut y trouver des indices sur ce que le comte représentait pour ses sympathisants, et, en premier lieu, les troubadours de son entourage plus ou moins immédiat.

En règle générale, les troubadours sont unanimes dans leur appréciation du comte Raymond VII : ils lui trouvent toutes les qualités nécessaires à un seigneur accompli et voient en lui un défenseur du pays contre les envahisseurs. Même Gormonde, qui ne s'identifiait aucunement à la cause de Raymond VII, l'appelle avec déférence « coms prezans » (v. 107).

C'est avant tout le lignage du comte toulousain qui inspire le respect aux troubadours, et ils ne manquent jamais d'insister là-dessus. Ainsi, Peire Cardenal, dans son « Ben volgra... », désigne Raymond VII comme « e.l valens coms, ducs e marques » (« le vaillant comte, duc et marquis », v. 5). En effet, en plus de son comté de Toulouse, Raymond VII avait en sa possession le marquisat de Provence du Nord et le duché de Narbonne. Le poète épique aussi aime attirer l'attention du public sur la haute naissance du comte : dès la première apparition du jeune comte au Concile de Latran, le poète indique qu'il était « del milhor linage que sia ni anc fos, / De Fransa et d'Anglaterra et del comte n'Anfos » (« issu du meilleur lignage qui soit ni ait été, celui de France, d'Angleterre et du comte Alfonse », laisse 143, vv. 15-16). Le même genre de références est donné tout au long de l'épopée : « coms dux et marques, del linatge n'Anfos » (« le comte, duc et marquis, descendant de messire Alfonse », laisse 154, v. 82), « coms, dux et marques, / E del milhor linatge e del ric parentes / Del barnatge de Fransa e del bo rei

Engles » («... comte, duc et marquis... de la plus excellente lignée et apparenté à la puissante maison de France et à celle du bon roi d'Angleterre », laisse 171, v. 8-9). On nous apprend également qu'il est un proche parent de Louis VII de France : « sos melher parens e.l melhers parentiers » (« son proche parent », laisse 213, v. 43).

Selon les troubadours, Raymond VII incarne le « pretz » et la « valor », deux qualités indispensables à un grand seigneur. Dans le partimen entre Guy de Cavaillon et le comte, « Senhen coms, saber volgria... », Raymond VII indique lui-même l'importance qu'il attache à ces deux notions : « ... mais amaria / conquerre pretz e valor / que null'otra manentia » (« j'aimerais mieux acquérir le mérite et la valeur que toute autre richesse », vv. 11-12). Flatteur ou sincère, Montanhagol souligne aussi, dans « Bel m'es quan... », le fait que Raymond VII incarne le « pretz » plus que tout autre seigneur : « Coms de Tolza... vos voy de pretz al cim » (« comte de Toulouse, je vous vois au sommet de l'honneur », vv. 10-11). De même, dans le sirventès que nous venons de mentionner, Peire Cardenal évoque à plusieurs reprises la « valeur » du comte : « Qu'ab tolre als fals et als fis dar / Sec de valor la via » (« en ôtant aux fourbes et en donnant aux fidèles, il suit le chemin de la valeur », vv. 26-27) ; «... sa valors tot afron, / Sobremonta tant sobre.l mon / la sia senhoría » (« sa valeur brave tout, au-dessus du monde tant s'élève sa seigneurie... », vv. 51-53). Raymond VII représente, pour le poète, l'idéal du souverain courtois, comme cela se voit dans le portrait qu'il dresse du comte :

Aitals es com ieu lo deman :
 Larcs, arditz, alegrez'aiman,
 Francs, de bella paría,
 Vertadiers, drechura gardan,
 Leials e ses bausía,

Bels, gen parlan. (vv. 35-40)⁵²

Dans son « Un sirventes farai ses alegratge », Bertran d'Alamanon exprime, lui aussi, son admiration devant le comte par une suite d'éloges exaltés :

Quar uos etz coms de ualor e de sen,
E coms de ioy e coms d'abelhimen,
E coms honratz sobre tot'otra gen,
E coms de pretz e de caualharia. (vv. 37-40)⁵³

La bravoure du comte n'a d'égal que sa courtoisie : c'est surtout la *Canso* qui donne des détails pittoresques sur le savoir-faire militaire du comte.⁵⁴

La comparaison est le procédé auquel les troubadours ont souvent recours pour mettre en valeur la supériorité de Raymond VII. Le poète épique compare ainsi le jeune comte à « un ram d'olivier, / una clara estela e.l lugan montaner » (« un rameau d'olivier, une lumineuse étoile qui se lève le matin sur la montagne », laisse 201, 46-47), à une « flor de rozer » (« fleur de rosier », laisse 201, v. 61), à un « leos o laupartz, can es descadenatz » (« lion ou léopard déchaîné », laisse 211, v. 116). Dans « Ben volgra... », Peire Cardenal établit aussi une comparaison entre le comte et le « leos » (v. 23), « bels dons » (v. 24), l'eau sortant de la fontaine (« qu'aissi com nais aiga de fón / Nais d'el cavalariá », vv. 43-44)⁵⁵. En plus, le poète joue avec le prénom du comte (« Rai-mon », v. 56), faisant des parallèles entre sa brillante personnalité et la signification du prénom (« rayon du monde », « rayonnant sur le monde »). Des comparaisons à d'autres souverains - en faveur de Raymond VII, bien sûr - ne manquent pas non plus. Ainsi, Alamanon, dans « Un sirventes farai ses alegratge », après avoir raconté la lâcheté du

⁵² « Il est tel que je le demande, large, hardi, aimant l'allégresse, franc, de belle compagnie, véridique, gardant la droiture, loyal et sans tromperie, beau, bien parlant ».

⁵³ « Car vous êtes un comte plein de valeur et de sens, vous êtes un comte qui aime la joie et les amusements et qui est honoré par-dessus les autres, un comte enfin qui apprécie le mérite et la bravoure ».

⁵⁴ Voir, à ce sujet, le long passage se situant pendant la bataille de Baziège, laisse 211, vv. 115-128 (E. Martin-Chabot, op.cit., tome III, p. 274).

⁵⁵ « Tout comme l'eau sort de la fontaine, de lui naît chevalerie ».

comte de Provence à Marseille, oppose à celui-ci le grand comte toulousain, désireux et digne d'égaliser le roi Richard (« ... selh que a cor e talen / De far los faitz que.l reis Richartz fazia », vv. 31-32).⁵⁶

Ces qualités remarquables du comte Raymond VII semblent le désigner tout naturellement à être le défenseur de Parage, cet ensemble de notions représentant la civilisation méridionale. Dans la *Canso* qui, selon l'expression très juste d'Anne Breton, « se présente comme la Geste inachevée de la gloire de Raimond VII de Toulouse »,⁵⁷ le poète anonyme ne cesse de rappeler au public la haute mission du comte, c'est-à-dire la protection de Valeur et de Parage. Personne, à part le comte, ne serait en mesure de relever Parage menacé de toutes parts, tel est le message que le conseiller de Raymond VII, Guy de Cavaillon, adresse au jeune comte :

... Oimais es la sazoz
 Que a grans obs Paratges que siatz mals e bos,
 Car le coms de Montfort que destrui los baros
 E la gleiza de Roma e la prezicacios
 Fa estar tot Paratge aunit e vergonhos,
 ...
 E pus de tot Paratge etz vera sospeisos,
 O totz Paratges moria o vos que siatz pros! (laisse 154, vv. 7-17)⁵⁸

De même, les barons protègent Raymond VII en pleine bataille, parce que, le comte mort, on perdrait tout espoir de voir Parage restauré : « - Senhor, ditz Peir' Navar, cavaler, tug gardatz / Lo cors del comte jove, que no i sia nafrazt, / Que totz Pretz e Paratges es en lui restauratz / Ez es morta Valensa, si el era mescabatz » (« Seigneurs, dit Pierre Navarre, chevaliers, protégez la personne du jeune comte, pour qu'il ne soit pas blessé, car c'est en

⁵⁶ « Comme un homme qui est désireux d'égaliser le roi Richard ».

⁵⁷ A. Breton, *op. cit.*, p. 70.

⁵⁸ « Voici venu maintenant le moment où Parage a grand besoin que vous soyez et méchant et bon, car le comte de Montfort, le fléau des barons, l'Église de Rome et les prédications accablent de honte et d'opprobre tout Parage ... Puisque'en vous réside vraiment l'espoir de Tout Parage, il faudra ou bien que tout Parage meure ou que vous soyez preux ! »

lui que Mérite et Parage sont restaurés ; s'il lui arrivait malheur, Valeur périrait », laisse 211, vv. 51-54). Le comte n'a pas déçu les espérances, puisque, dans « Un sirventes farai ses alegratge », écrit une dizaine d'années après les événements racontés dans l'épopée, Alamanon n'attribue qu'au comte la survivance de Parage : « a vencut e restaurat paratge, / Gaug e solatz e pretz que si perdia » (« il a vaincu et il a remis en honneur Noblesse, Joie, Plaisirs d'amour et Mérite, qui tombaient de plus en plus bas, vv. 27-28).

Si Mérite et Parage sont représentés par Raymond VII et ses compagnons,⁵⁹ « Orgolhs e Mala Fes » (« Orgueil et Mauvaise Foi », laisse 210, v. 85) le sont par les Français. D'ailleurs, cette distinction entre les Français et les « siens » est très nette dans la poésie des troubadours de cette époque : Raymond VII est perçu invariablement comme un adversaire acharné des Français et, par conséquent, de tout ce qu'ils représentent.⁶⁰ Ainsi, le poète épique appelle Raymond VII « ... anc no volc paria de Frances ni la quier » (« il n'a jamais voulu ni ne désire la compagnie des Français », laisse 201, vv. 65-66). Raymond VII se fait fort de battre les Français : « Si i era tota Fransa e tug li Montfortes, / Tug auran la batalha tro l'us sia comques ! » (« quand il y

⁵⁹ Car Raymond VII n'est pas le seul parmi les Méridionaux à défendre Parage. Tel est le cas, entre autres, de Bernard de Cazenac dont le poète anonyme dit : « E governa Paratge e capdela Valor ; / Per restaurar Dreitura e per franher Dolor / Venc amparar Toloza e.l comte per amor » (« il dirige Parage et conduit Vaillance ; afin de restaurer Droiture et de supprimer Douleur, il est venu, par amour, secourir Toulouse et le comte », laisse 199, vv. 25-27).

⁶⁰ Il faut quand même préciser que le poète épique ne s'en prend pas aux Français parce qu'ils sont étrangers. Chez lui, on n'a pas du tout l'impression que le Midi civilisé lutte contre le Nord barbare : les Méridionaux combattent le roi de France pour la simple raison qu'il s'est montré un mauvais suzerain, ne respectant pas le « contrat » conclu avec ses vassaux méridionaux, d'où les accusations de félonie de la part de l'auteur. D'ailleurs, Raymond VII le dit lui-même dans la *Canso* : « Lo reis era mos senher ; s'il me fos dreiturers, / Ez ieu fora.lh ja sempre leyls e vertaders ; / Mas car el m'es malignes e fortz e sobrancers / E m'a comes ab glazis e ab sanc tot primers ... » (« Le roi était mon seigneur s'il avait agi selon le droit envers moi, j'aurais été toujours loyal et sincère envers lui ; mais parce qu'il usé à mon égard de mauvais procédés, de force et de violence, qu'il m'a attaqué le premier avec le glaive et la tuerie... », laisse 213, vv. 58-62). Il n'en reste pas moins que les guerres albigeoises sont à l'origine d'un grand élan patriotique, d'une certaine « prise de conscience des intérêts communs qui existent entre toutes les terres méridionales » (M. Aurell, *op.cit.*, p. 57).

aurait là toute la France et tous les Montforts, tous auront la bataille jusqu'à ce qu'il y ait un vaincu ! », laisse 210, vv. 93-94).

Raymond VII lutte pour sauvegarder la souveraineté de ses terres dont il se considère le seul seigneur légitime. Cette légitimité est pleinement reconnue par la population du pays : partout où le comte va, on le rencontre en seigneur légitime. Ainsi, le poète épique dit : « Al seti de Belcaire venc lo coms naturaus » (« Au siège de Beaucaire arriva le comte légitime », laisse 156, v.1). Les Toulousains se réjouissent en apprenant la nouvelle de l'arrivée prochaine du comte : « Qu'es anatz e vengutz lo nostre desiriers / Lo rics valens coms joves e.l senher dreituriers ! » (« Il est venu, l'objet de nos désirs, le puissant et vaillant jeune comte, notre légitime seigneur », laisse 198, vv. 11-12).

Certes, les troubadours exagèrent souvent en portant aux nues les mérites du comte, mais on peut être certain que, dans la description de l'amour des sujets de Raymond VII— et surtout du menu peuple - pour leur maître, le poète épique a respecté la vérité historique. Le comte toulousain disposait, en effet, d'un appui inébranlable parmi les populations, comme en témoigne, par exemple, Guillaume de Puylaurens. Son récit de la douleur que le peuple manifestait au passage du cortège funébre du comte toulousain, mort le 27 septembre 1249, est particulièrement révélateur à ce sujet :

Eratque pietas prius et posterius videre plebes eiulare et flere dominum naturalem, et amodo nullum de sua linea expectare, sicque fieri Domino Ihesu Christo placuisse, ut cunctis innotesceret quod propter peccata labis heretice terram multasset Dominus universam, sublato sibi dominio liberali.⁶¹

⁶¹ « C'était pitié, avant et après, de voir le peuple gémir et pleurer son seigneur naturel, et n'avoir plus désormais à attendre quelqu'un de sa lignée. Il plut au Seigneur Jésus-Christ qu'il en fût ainsi, afin qu'apparût à tous que le Seigneur, pour les péchés de l'hérésie, avait puni tout le pays, en lui enlevant un gouvernement libéral », Guillaume de Puylaurens, *Chronique 1145-1275 = Chronica magistri Guillelmi de*

CONCLUSION

Nous avons posé deux questions en introduction à notre travail : la première concernait la possibilité d'établir la biographie de Raymond VII à partir des textes épiques et lyriques de l'époque. Il semble exact et justifié de dire qu'on trouve de nombreuses allusions aux événements majeurs ainsi qu'aux événements de moindre importance de la vie du comte.

La seconde question touchait à la personnalité du comte telle qu'elle était vue par les troubadours. On constate que Raymond VII incarnait surtout l'idéal du seigneur courtois, de sorte que même les poètes des camps adverses (Alamanon, Gormonda) ne trouvent pas grand-chose à redire. La part de la flatterie est sans doute considérable dans le portrait que les poètes font de Raymond VII, mais cela ne vient que confirmer l'énorme popularité dont le comte jouissait, sa vie durant.

Raymond VII, comte de Toulouse, est un personnage remarquable qui a laissé des traces dans divers pièces littéraires. La présente étude, basée sur seulement quelques textes lyriques et quelques références à la *Canso de la Crozada*, ne donne qu'un aperçu rapide de cette figure historique dans la littérature médiévale. D'autres textes ont été laissés de côté, consciemment ou pas. Aussi une étude plus approfondie semble-t-elle nécessaire, pour rendre aussi complète que possible l'image littéraire de Raymond VII, ce personnage devenu depuis longtemps légendaire.

BIBLIOGRAPHIE

- Aurell, Martin, *La vielle et l'épée : troubadours et politique en Provence au XIIIe siècle*, Paris, Aubier, 1989.
- Belperron, Pierre, *La croisade contre les Albigeois et l'union du Languedoc à la France (1209-1249)*, Paris, Librairie Plon, 1942.
- Brenon, Anne, « Hérésie, courtoisie et poésie. À la recherche de traces de catharisme dans la littérature occitane du Moyen Âge », *Troubadours et cathares en Occitanie médiévale. Actes du colloque de Chancelande (24 et 25 août 2002)*, éd. Richard Bordes, Cahors, L'Hydre Editions, 2004.
- Guida, Saverio, « L'attività poetica di Gui de Cavaillon durante la crociata albigese », dans *Cultura Neolatina*, t. 33, 1973, pp.235-271.
- Hancke, Gwendoline, « La poésie des trobairitz. Le sirventès de Gormonda de Monpeslier », *Troubadours et cathares en Occitanie médiévale. Actes du colloque de Chancelande (24 et 25 août 2002)*, éd. Richard Bordes, Cahors, L'Hydre Editions, 2004.
- Jeanroy, Alfred, *Poésies de Uc de Saint-Circ*, Toulouse, E. Privat, 1913, New York, Johnson Reprint Corp., 1971.
- La chanson de la croisade albigeoise*, éd. et trad. par Eugène Martin-Chabot, t. II et t. III, Paris, Honoré Champion, 1957-1961.
- Lavaud, René, *Poésies complètes du troubadour Peire Cardenal (1180-1278)*, Toulouse, Edouard Privat, 1957.
- Puylaurens, Guillaume de, *Chronique 1145-1275 = Chronica magistri Guillelmi de*

- Podio Laurentii*, éd. et trad. par Jean Duvernoy, Toulouse, Le Pérégrinateur éditeur, 1996.
- Raynouard, François-Juste-Marie, *Choix des poésies originales des troubadours*, t. 4, Osnabrück, Biblio-Verlag, 1966.
- Rialto. *Repertorio informatizzato dell'antica letteratura trobadorica e occitana*, éd. Costanzo di Girolamo. 2001-2007. <<http://www.rialto.unina.it/limenfr.htm>>.
- Ricketts, Peter T, *Les poésies de Guilhem de Montanhagol, troubadour provençal du XIIIe siècle*, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1964.
- Riquer, Martín de, *Los trovadores : historia literaria y textos*, t. 3, Barcelona, Editorial Planeta, 1975.
- Salverda de Grave, Jean-Jacques, *Le troubadour Bertran d'Alamanon*, Toulouse, E. Privat, 1902, New York, Johnson Reprint Corp., 1971.
- Wolff, Philippe, *Histoire de Toulouse*, Toulouse, Privat, 1974.